

André Bonhomme  
31 Mars 1868

JOURNAL ET MÉMOIRES

DE

CHARLES COLLÉ

SUR LES HOMMES DE LETTRES

LES OUVRAGES DRAMATIQUES ET LES ÉVÉNEMENTS

LES PLUS MÉMORABLES DU RÈGNE DE LOUIS XV

(1748 — 1772)

NOUVELLE ÉDITION

AUGMENTÉE DE FRAGMENTS INÉDITS

recueillis dans le manuscrit de la Bibliothèque impériale du Louvre

*Par autorisation de S. E. le Ministre de la Maison  
de l'Empereur et des Beaux-Arts*

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

HONORÉ BONHOMME

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C<sup>ie</sup>

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1868

## MARS 1749.

Le lundi 3 de ce mois j'ai été à Étioles, où j'ai passé jusqu'au 9 au soir, que je suis revenu souper à Paris; j'y ai laissé mes hôtes, qui doivent y rester jusqu'au 16.

Je suis revenu pour faire ma cour à M. le Duc de Chartres et pour une affaire qui regarde mon ami Saint-Wast, qui est à Paris depuis le 16 février, pour tâcher d'entrer dans les sous-fermes et arranger les affaires qui nous sont communes.

On m'a conté une assez bonne plaisanterie qu'au bal de l'Opéra l'on a faite, ce carnaval dernier, au fils du défunt président Bernard de Rieux, qui s'est nommé d'abord *de Rieux*, qu'on a appelé depuis *de Saint-Faire*, et qui enfin, ayant épousé en secondes noces M<sup>lle</sup> *de Boulainvilliers*, en a pris le nom en se mariant. Un masque l'aborda, et lui dit : *Oserai-je demander à M. de Rieux s'il a appris de M. de Saint-Faire comment se porte M. de Boulainvilliers ?*

Le 8 on donna la dernière représentation de *l'École de la jeunesse*, qui a été jouée sept fois en tout. La Chaussée croit de la meilleure foi du monde que c'est une comédie ameutée par Voltaire qui a fait tomber sa pièce; il le dit positivement à un souper chez M. de Marivaux, où étoient M. Helvétius et M. Saurin, qui me l'ont rapporté, comme en étant eux-mêmes surpris.

Il m'est tombé ces jours-ci entre les mains une épître en vers de M. de Saint-Lambert, capitaine au régiment de M. le prince de Beauvau. Il fait facilement de jolis vers; il écrit à son colonel, de son quartier d'hiver, qu'il passe chez des parens jansénistes.

La voici, telle que l'on me l'a donnée :

A vivre au sein du jansénisme,  
Cher ami, je suis condamné;

Et, des muses abandonné,  
Je répète mon catéchisme.

Du Vatican, de Port-Royal,  
J'entends conter les vieilles guerres;  
J'entends mettre au rang des saints pères  
Nicole, Quesnel et Pascal.

J'en lis un peu, par courtoisie;  
Ces fous, pleins de misanthropie,  
Souvent ne raisonnent pas mal.

Ils ont cru nous faire connoître  
L'homme qu'ils ont imaginé;  
Mais ils n'ont jamais deviné  
Ce qu'il est, ni ce qu'il doit être.

Plus ingénu, moins orgueilleux,  
Montaigne, sans art, sans système,  
Cherchant l'homme dans l'homme même,  
Le connoît, et le peint bien mieux.

Addisson veut nous rendre heureux  
Par mille traits ingénieux  
Sa morale flatte, réveille;  
Il inspire quand il instruit;  
C'est un sage qui nous conduit,  
C'est un ami qui nous conseille.

Un vieux janséniste grondeur  
Dit qu'en détruisant la nature  
On fait plaisir à son auteur,  
Et qu'on charme le Créateur  
En tourmentant la créature.

Du petit nombre des élus  
Tous ses ennemis sont exclus;  
Et ces sauvages cénobites.  
Qui vantent à Dieu leur ennui,  
Ne voudroient plus vivre pour lui  
S'il étoit mort pour les jésuites.

Indulgente société!  
O vous, dévôts plus raisonnables,  
Vertueux sans férocité,  
Le goût polit vos mœurs aimables.

Vous vous occupez sagement  
De l'art de penser et de plaire ;  
Aux hymnes de votre bréviaire  
Vous entremêlez prudemment  
Et du Virgile et du Voltaire.

Vous parlez au nom du Seigneur  
Et vous n'ennuyez point les hommes ;  
Vous nous condamnez sans fureur,  
Vous nous voyez tels que nous sommes.

Je ne prends point pour directeur  
Un fou dont la mauvaise humeur  
Érige en crime une foiblesse,  
Et veut anéantir le cœur  
Pour le conduire à la sagesse.

Je sens, j'ai des goûts, des désirs ;  
Dieu les inspire ou les pardonne ;  
Le triste ennemi des plaisirs  
L'est aussi du Dieu qui les donne.

Le 10, M. de Voltaire donna sa *Sémiramis*, avec des corrections et des augmentations. Le cinquième acte est beaucoup moins mal qu'il n'étoit, mais il ne vaut rien encore. Le dénouement se fait de même dans le tombeau de Ninus : il n'y a nulle vraisemblance, et d'ailleurs les acteurs n'étant plus en péril à la fin du quatrième acte, la pièce est finie, et la catastrophe devrait être bornée à la mort d'Assur, que Ninias doit faire arrêter et qu'il doit faire mourir aussitôt que le grand prêtre lui a appris qu'il étoit le complice de Sémiramis, à laquelle il doit pardonner, et dès lors l'action est consommée ; on n'a pas besoin du cinquième acte ; vingt vers, à la fin du quatrième, finiroient la pièce.

Il a ajouté beaucoup de beaux vers épiques, mais il n'a rien changé aux caractères. Sémiramis est toujours la même qu'il l'avoit peinte ; c'est-à-dire, ce n'est point du tout Sémiramis. Arsace est un capitaine ; Assur un personnage inutile et un rodomont qui ne produit aucun événement ; le grand prêtre n'a nulle raison de ne point

déclarer au premier acte à Ninias qu'il est fils de Ninus, et qu'il doit venger son père; il n'y a nulle action dans les trois premiers actes, excepté à la fin du troisième, où la reine tient les états généraux. L'ombre de Ninus ne fait nul effet; elle a été bien patiente d'attendre vingt ans à sortir des enfers; enfin, le plus grand défaut c'est qu'il n'y a nul intérêt dans cette pièce; on ne peut pas pleurer Sémiramis; Assur n'est pas fait pour toucher; on sait dès la première ou la seconde scène qu'Ar-sace est Ninias; il n'y a nulle surprise de ménagée, nulle entente du théâtre; et je persiste à dire, malgré les beaux vers qui y sont et malgré le public qui a été en foule à cette reprise, que cette tragédie est une des plus mauvaises et des plus froides tragédies de Voltaire; peut-être aussi, cela vient-il un peu du sujet, que je crois difficile à traiter, et ne prêtant à rien. Elle a eu six bonnes représentations, à cette reprise.

Crébillon a fait imprimer, ces jours-ci, *Xerxès*; il en a tiré quarante louis de Prault fils, et c'est-là le noble motif qui lui a fait faire cette équipée-là. Il devoit naturellement attendre son édition du Louvre, pour la donner; mais il fait actuellement tant de sottises, et tient des discours si peu mesurés, que je ne serois point étonné que son édition n'eût pas lieu; il n'y a seulement pas encore songé; il ne sait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il demande; il voudroit qu'on lui donnât deux mille exemplaires; on lui en veut donner six cents; il crie qu'on le vole, et tient, à ce sujet, les propos les plus déraisonnables et les plus extravagants; il faut l'entendre. On a trouvé Xerxès aussi mauvais à la lecture qu'il le fut à la première représentation. Il a présenté cette pièce au roi, qui à l'ouverture est tombé par hasard sur ce vers :

« La crainte fit les dieux, l'audace a fait les rois.

Le roi le loua de très-bonne foi et trouva ce vers fort beau.

Ce mois-ci, l'on a vu encore plusieurs chansons contre madame de Pompadour, et il couroit un bruit que le roi étoit sur le point de lui donner son congé. Tous les ans le même bruit se renouvelle, au temps de Pâques.

Les couplets que l'on a faits contre elle ne sont pas bons, mais ils ont l'air de l'acharnement et de la fureur. En voici un que j'ai retenu, il est sur l'air :

*Malgré la bataille qu'on donne demain.*

Il faut sans relâche  
Faire des chansons ;  
Plus Poisson s'en fâche,  
Plus nous chanterons.  
Tous les jours elle offre  
Matière à couplets,  
Et veut que l'on coffre  
Ceux qui les ont faits.

Ceci sent la main de l'artiste ; les rimes recherchées de *relâche*, *fâche*, *offre*, *coffre*, les vers bien faits et la facilité de ce couplet me feroient penser qu'au moins la mécanique est d'un auteur de profession, à qui l'on en auroit donné tout au plus le fond.

M. du Chatel disoit tout haut, en parlant de la cour, sur ces couplets : *Il faut qu'ils soient bien sots, là-bas, pour ne pas reconnoître le style et la manière de Pont-de-Vesle dans toutes ces chansons!*

Voici la fin d'un autre couplet, où M. le duc de la Vallière est maltraité ; le commencement dit que le roi va renvoyer la Poisson, *et tout de suite*

L'ami la Vallière,  
Le cousin Ferrand,  
Le frère Vandière,  
L'oncle Tournehem.

Celui-ci n'est pas fabriqué aussi bien que les autres, mais il a de la naïveté et de la gaité.

Piron m'a donné l'épigramme suivante ; elle est un peu à la grecque : il faut, pour l'entendre, savoir que pendant les représentations de *Sémiramis*, on montrait un rhinocéros à la foire Saint-Germain, que tout le monde alloit voir en foule. Après cette longue explication, que l'épigramme ne mérite pas, il faut écrire cette épigramme, qui a bien aussi sa longueur :

O temps ! ô mœurs ! s'écrioit La Chaussée,  
 Siècle pervers, qui fuit sa guérison !  
 Quoi ! mon école est ainsi délaissée  
 Et le carême est une morte saison !  
 Tandis qu'on voit, contre toute raison,  
 Deux sots objets ( et c'est ce qui m'assomme ),  
 Deux monstres faits et bâtis Dieu sait comme,  
 Deux vilains riens attirer les badauds !  
 Méritent-ils seulement qu'on les nomme ?  
*Sémiramis* et le rhinocéros !

Comme cette épigramme est traînante, bon Dieu ! il falloit mettre cela en quatre vers, au plus.

---

 AVRIL 1749.
 

---

Voici la suite des couplets sur la marquise (comme on l'appelle).

2<sup>e</sup> (1).

Ils sont punissables,  
 Peignant ses beautés  
 De traits remarquables  
 Qu'on n'a point chantés ;

---

(1) V. le 1<sup>er</sup> couplet, page 62.